

LETTRES ADRESSÉES AU CAPITAINE DUVOISIN

(Suite)

II

II — Bordeaux, rue Ducau, n° 17 (Chartrons) 1^{er} août 1855.

«Monsieur. Je regrette que vous ayez pris la peine de me renvoyer les numéros de *l'Athœnœum français* que je vous avais adressés; ils ne faisaient aucunement faute à ma collection et j'avais eu un véritable plaisir à vous les offrir.

«Votre lettre m'en a causé un très vif et je regrette d'avoir tant tardé à vous l'exprimer; mais après avoir passé une bonne partie de ma vie à écrire des lettres, j'ai, depuis mon retour de Paris, pour ainsi dire perdu l'habitude d'en faire. Je m'y remets de bien grand cœur, puisyul] s'agit de causer avec un homme de votre mérite.

«Je regrette l'absence de M. d'Abbadie, qui retarde l'envoi des chansons basques que vous voulez bien me promettre; je regrette surtout de ne pouvoir aller vous faire visite à Saint-Jean-de-Luz. Mais ma santé n'a rien à demander à vos bains de mer et réclame les eaux de Saint-Gervais en Savoie. Je compte aller les prendre dans quelques jours.

«Une fois établi au pied du Mont-Blanc, je compte employer une grande partie de mes loisirs à la mise au net de mon travail Sur votre poésie. M. l'abbé Lacour (1), qui a vu mon dossier, peut vous renseigner sur le système que j'ai adopté; il vous dira que mon but est de faire un livre de littérature comparée, c'est-à-dire d'enchâsser chacune des pièces de mon recueil de telle sorte qu'elle brille de tout son éclat et que l'on puisse décider, à première vue, s'il s'en trouve d'analogues, en tout ou en partie, chez les autres peuples.

(1) Sans doute le futur lazariste, supérieur du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul.

«Vous m'aidez, Monsieur, dans l'accomplissement de cette tâche, qui n'est point patriotique pour moi, car je ne suis pas basque, mais que j'ai entreprise en vue d'un but tout aussi noble, tout aussi désintéressé que s'il s'agissait de mettre mon pays en relief. Je veux uniquement appeler sur le vôtre un peu de cette attention que l'Europe savante est habituée à donner à des contrées moins intéressantes et ne puis y parvenir qu'avec le concours des hommes instruits et complaisants. C'est à eux, à vous surtout, Monsieur, que je demande toujours des chansons basques, des pastorales dans cette langue et des détails sur les mœurs des *Escualdunac*. Ces détails sont destinés à éclairer les poésies qui doivent composer la plus grande partie de mon recueil et à le faire accepter par le public qu'effrayerait un trop grand nombre de vers en *escuara*. Avec tous ces soins, je ne sais guère si je pourrai trouver un éditeur qui consente à s'en charger. Je parle d'un éditeur de Paris, car il ne faut pas songer aux imprimeurs de Bayonne ou de Pau (1).

«Souffrez maintenant que je vous soumette une question. Un écrivain latin de IV^e siècle, Marcellus Burdigalensis, appelle *uisumarus* une plante que les savants supposent être le trèfle (mot à mot le fils de l'été ou du soleil, *ui* signifiant en gaulois, *fil*s et *sumar*, été); il serait important de savoir si le langage populaire de la Guienne ou de l'ancienne Aquitaine, si même le basque a conservé au trèfle ou à une plante semblable l'expression d'enfant *de l'été*, *d'enfant du soleil*. Votre réponse pourrait aider la solution d'un problème très important et modifier l'opinion établie à la suite du commentaire de Marcellus par Jacob Grimm que la langue parlée par les Aquitains au IV^e siècle était le gaulois.

«Je vous demande pardon pour cette lettre, écrite pendant la session du baccalauréat et sous le feu des réponses des candidats et vous prie de croire à la sincérité de mes meilleurs sentiments.

FRANCISQUE-MICHEL.»

Nous n'avons pas la réponse de M. Duvoisin à cette lettre; mais nous avons trouvé quelques lignes d'une autre lettre adressée par le capitaine à M. Francisque-Michel et dont voici la teneur:

«L'étymologie que vous donnez du mot *subera* trouvera des contradicteurs.

«D'abord, les Labourdins et les Bas-Navarraïens disent *zuberoa* (*çuberoa*). Les Souletins eux-mêmes disent *ciberoa*: dérivés *zuberotarra*, *ciberotarra*

(1) L'ouvrage de Francisque-Michel fut publié par Firmin Didot en 1857.

(souletin). *Beroa* signifie chaud. Je sais aussi qu'en quelque endroit on dit *subera*; mais cette variante disparaît sous la masse.

«En second lieu, jamais, dans le basque, un pronom n'entra dans la formation d'un nom propre. Tous les noms de lieu dont la signification est incontestable sont formes par un ou deux substantifs ou par un substantif et un adjectif ou participe-adjectif. C'est là une remarque sûre qui dérange tous nos chercheurs d'étymologies et contre laquelle la plupart vont échouer.

«Un dernier mot à cette si longue lettre. MM. de Monglave et de Labadie (1) se proposent d'écrire en collaboration une histoire du Pays basque. D'après ce que l'un de ces Messieurs m'a écrit, votre ouvrage et le leur auront plus d'un rapport; mais l'un doit attendre sa retraite, l'autre, la délivrance d'engagements contractés. Deux années doivent s'écouler ainsi et qui sait s'ils ne rencontreront pas encore quelque obstacle au bout de ces deux années. Je ne puis donc que vous engager à continuer votre travail. M. Boucher de Crèvecœur vous a précédés et il a laissé de la place pour beaucoup d'autres».

2^e Lettre de M. de Lagrèze. — Monsieur. Veuillez m'excuser si je m'adresse directement à vous au lieu de me servir de l'intermédiaire de quelque ami commun. Je suis au moment de mettre sous presse un ouvrage sur le *Château de Pau et nos célébrités Pyrénéennes* (2). J'ai lu de vous des articles très intéressants sur l'histoire des Basques, qui m'ont donné grand désir de connaître tout ce que vous avez écrit. On m'a dit que vous aviez publié dans le journal *l'Adour* des documents biographiques très curieux, notamment sur Renau d'Eliçagaray. J'ai vainement cherché à me procurer à Pau ce journal: jè crains que les recherches qu'on m'a promis de faire à Bayonne ne soient pas plus heureuses. Je viens franchement vous prier de me communiquer votre travail, dont je ne ferai usage qu'en profitant de cette occasion pour parler de vous.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que je serais heureux à mon tour de pouvoir vous être utile dans notre ville si riche en documents inédits sur l'histoire des Pyrénées.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. G. B. DE LAGRÈZE, conseiller à la Cour impériale.

V. DUBARAT.

(1) Voir plus loin des lettres à ce sujet.

(2) M. Gaston Bascle de Lagrèze est bien connu pour la fécondité de sa plume facile et intéressante. La 1^{re} édition du *Château de Pau* est de 1854. Paris, DIDIER.